II

Sophie et les animaux

SOPHIE, *en s'énervant* – Paul ! Arrête de siffloter de la sorte. Cela est vraiment agaçant.

PAUL, *ironisant* – Je n'y peux rien. Désolé d'être de bonne humeur aujourd'hui, chère cousine.

SOPHIE – Aujourd'hui !? Tu rigoles ? Cela fait plus d'une semaine que tu es gai ainsi, une semaine que tu n'arrêtes pas de chanter, ou de t'émerveiller pour un rien. J'ai essayé de me contrôler jusqu'à aujourd'hui, mais maintenant, c'en est trop !

PAUL – Cela fait peut-être une semaine que je suis joyeux, mais toi tu es grognon depuis bien plus longtemps, alors cela compense.

C'était effectivement le cas. Depuis un peu plus d'une semaine, les deux enfants n'arrêtaient pas de se disputer ainsi. Paul était étonnamment joyeux, et cela avait l'air de fortement irriter Sophie. Ils ne parvenaient pas à rester tranquille plus d'une heure, et finissait toujours par se quereller pour des broutilles. Un jour, ils en étaient même venus à s'éviter pour le reste de la journée, et alors rien ne pouvait redonner le sourire à la petite Sophie ; même pas sa bonne qui pourtant faisait tout ce qu'elle pouvait pour cela. Elle restait ainsi dehors à jouer dans son coin, l'humeur maussade, et finissait rapidement par s'ennuyer ferme. Paul, quant à lui, restait de l'autre côté, se promenant dans le domaine, et regardant les gens s'affairer à leur occupation. Il était aussi peiné de ne pas être avec Sophie, cela se voyait ; néanmoins, il était également trop content pour se morfondre, et il ne chercha pas à se réconcilier avec elle, car il savait que dans l'humeur où elle était, c'était impossible.

Voilà donc dans quel état était nos deux enfants. Et cela empirait de jour en jour, jusqu'au jour ce que Paul se décida enfin à rétablir la situation. Peu après la dispute de tout à l'heure, Il essaya de renouer le dialogue :

« Allez excuse-moi, Sophie. Réconcilions-nous et allons jouer. Ces derniers

jours ont été un peu pénibles pour moi. Je ne me suis pas parfaitement conduit, c'est vrai, et je n'ai pas vraiment fait attention à toi. Allons dans le petit bois de chênes près du château, tu verras, cela sera amusant. Nous y cueillerons des glands et leur chapeau pour en faire des petits bateaux que nous plongerons dans l'étang. »

Sophie accepta, et elle lui en fut bien reconnaissante. Cela lui pesait vraiment. Elle avait attendu secrètement la moindre petite attention de sa part pour pouvoir se radoucir, alors avec une telle invitation, elle s'en trouvait comblée. Ils partirent donc tout deux à la cueillette de glands. Au départ, ils étaient encore mal à l'aise, faisant bien attention de ne pas briser leur récente réconciliation. Paul se contenait du mieux qu'il pouvait, pour ne pas lancer de piques (et Dieu sait à quel point cela lui était difficile) ; Sophie, elle, essayait au mieux de ne pas se montrer triste. Mais très rapidement, leur complicité revint, et ils purent enfin s'amuser en toute innocence. En quelques minutes, ils en avaient pris bien plus que nécessaire, mais ils continuèrent pourtant pendant encore au moins une heure, pour faire durer leur plaisir. Jusqu'à se qu'un petit événement vienne perturber leur petite promenade idyllique.

Sophie était en train de cueillir une mûre dans un buisson, quand tout à coup, elle sentit quelque chose lui tomber sur sa tête de Sophie. Elle se baissa et constata que c'était un gland, quand à nouveau, elle sentit un choc sur son dos.

SOPHIE, *se contenant* – Paul, ce n'est pas drôle.

PAUL – Je n'ai rien fait.

SOPHIE – Ce n'est pas toi qui m'as lancé un gland sur la tête ?

PAUL – Pas moi, je te l'assure.

SOPHIE – Si ce n'est pas toi, alors qui cela peut-il bien être ? (*elle se pencha pour examiner les deux glands*) Oh viens donc voir, ils sont rongés !

PAUL – Là-haut ! Il y a un écureuil, regarde ! Il est tout en haut sur sa branche et il nous regarde comme s'il se moquait de nous.

Sophie regarda en l'air et vit le joli petit animal qui les regardait d'un air moqueur. C'était un petit écureuil, avec une superbe queue relevée en panache, qui se nettoyait la figure avec les deux pattes de devant, toujours un gland dans l'une d'elle. Il le jeta sur les enfants, fit une gambade, puis sauta dans une branche pour se réfugier dans le creux d'un arbre.

SOPHIE, *bondissant* – Oh le bel animal ! Je le veux, je le veux ! Vas-y Paul attrape-le. Comme je m'amuserai avec lui. Je le soignerai, je le nourrirai, je m'occuperai bien de lui. Et nous pourrons jouer ensemble, nous irons nous promener, et nous nous tiendrons compagnie pour que nous ne soyons jamais seuls !

PAUL – Hum ! Ce ne sera pas facile de l'attraper. Les écureuils sont vifs et habiles. De plus, est-ce que ma tante acceptera que tu le gardes ? Les écureuils enfermés sont agités et ils rongent tout. En plus ils sentent mauvais.

SOPHIE – Oh ! Je l'empêcherai bien de ronger. Il suffira d'enfermer toutes les affaires. Il ne sentira pas mauvais car je lui ferai prendre un bain trois fois par jour, et il ne sera pas enfermé parce que je le promènerai pendant des heures et des heures pour qu'il soit bien trop fatigué pour s'agiter. Pour ce qui est de Maman, nous la supplierons tant et tant qu'elle sera bien obligée d'y consentir.

PAUL – Alors allons la supplier de ce pas.

SOPHIE – Non. Capture-le d'abord. Sinon, lorsque nous reviendrons, il aura disparu, et nous aurons supplié pour rien. Mais y arriveras-tu si les écureuils sont aussi rapides et agiles que tu le penses ?

PAUL – Ne t'inquiète pas, je viens d'avoir une idée. Les écureuils sont peut-être agiles, mais ils ne sont pas très malins. Il nous faudra une grande cage dont nous laisserons la porte ouverte, pour que l'écureuil puisse y rentrer. J'y attacherai une ficelle et lorsque l'écureuil sera dedans, il nous suffira de la tirer pour l'emprisonner, et le tour sera joué.

SOPHIE – Mais cela ne fonctionnera pas. Jamais l'écureuil n'y rentrera ; il aura trop peur.

PAUL – Pas si nous y mettons des noix, des amandes ou des noisettes. Un écureuil, c'est peut-être peureux, mais c'est plus gourmand que peureux. Et tu sais combien la gourmandise est forte.

Sur ce, Paul courut à la maison tandis que Sophie resta pour garder un œil sur l'écureuil. Il revint rapidement, une cage à la main, une ficelle et une bonne poignée de noix et d'amandes dans l'autre. Il expliqua à Sophie qu'il devait d'abord tester le piège avant de le placer réellement. Il attacha la ficelle au barreau de la porte, s'éloigna celle-ci à la main, tira dessus, et la porte se ferma bien nette. L'essai réussi,

ils placèrent alors la cage avec les appâts dedans bien en évidence de l'écureuil, qui les regardait avec attention depuis qu'il avait vu Paul, des noix et des amandes plein les mains.

« Viens, lui dit Sophie, nous t'apportons des provisions. Sois bien gourmand mon ami, et tu verras que la gourmandise se paye chèrement. »

Ils se retirèrent alors, se cachant derrière le tronc du chêne pour observer la scène. L'écureuil sentait instinctivement le piège, mais la vue des friandises était trop forte. Il descendit de quelques branches, scruta l'horizon quelques secondes, et continua sa descente ainsi jusqu'à atteindre le sol. Il s'approcha petit à petit, tournant sans cesse sa tête de gauche à droite et finit par rentrer très lentement dans la cage, passant une patte, puis l'autre, en regardant la ficelle avec méfiance. Mais en voyant les amandes qui lui tendaient les bras, il se rua dessus, et ce fut à ce moment que Sophie tira sur la ficelle. La porte tomba ; l'écureuil chercha à s'enfuir, mais c'était trop tard : il était prisonnier.

Sophie et Paul exultèrent de joie et allèrent regarder leur fugitif qui s'agitait désespérément. Ils rentrèrent en courant, Sophie portant fièrement la cage et chantant son bonheur. Elle appela sa bonne pour lui montrer leur belle prise, mais celle-ci ne partagea pas leur joie, loin de là.

LUCIE – Voyons Sophie, vous connaissez bien le sentiment qu'à Madame votre mère, à l'idée que vous éleviez des animaux. Vous êtes encore trop jeune pour cela. Avez-vous oublié l'histoire des poissons ?

SOPHIE, *en protestant* – Mais cela fait bien longtemps. À cette époque, j'étais petite c'est vrai, et bien inconsciente. Mais j'ai changé, je suis grande maintenant. Dans un peu plus d'un mois j'aurais quatre ans !

LUCIE, *avec ironie* – Quatre ans ! Mon Dieu, c'est vrai, quelle grande fille vous faites, Mademoiselle.

PAUL – L'histoire des poissons ? Mais qu'est-ce que c'est ?

SOPHIE, *brusquement* – Ce n'est rien d'important !

Sophie avait bien quelque chose à cacher : la honteuse histoire des petits poissons. C'était peu après ses deux ans. À cette époque, Madame de Réan s'occupait

de petits poissons aussi larges qu'une tête d'épingle, et pas plus gros qu'un tuyau de plumes de pigeons. Ils reposaient dans une cuvette pleine d'eau, au fond de laquelle se trouvait du sable où ils pouvaient s'enfoncer pour se cacher. Tous les matins, elle et Sophie allaient nourrir les poissons. Cela amusait beaucoup la petite fille : elle leur jetait des miettes de pain et elle aimait beaucoup à les regarder se battre pour se la disputer.

L'histoire se déroula un jour que Sophie s'amusait avec son petit couteau d'écaille, un cadeau que son papa lui avait remis tout spécialement lorsqu'il était revenu pour son anniversaire. Depuis, elle jouait à tout découper : des fleurs, des fruits, des morceaux d'amandes, des feuilles ; elle trouvait cela très amusant. Ce jour-là, elle avait du pain que lui avait donné Lucie, à mettre en petits morceaux. Elle eut rapidement fini, alors elle lui réclama d'autres choses à découper. La bonne, bien que fort occupée, prit tout de même un peu de temps pour lui chercher quelques feuilles de laitue et d'autres légumes. Elle avait de quoi faire une salade, mais il lui manquait encore pour cela de l'huile et du vinaigre. Seulement, Lucie les lui refusa : elle ne voulait pas que sa petite maîtresse se tâche, et lui donne ainsi encore plus d'ouvrages. Cependant, comme celle-ci boudait, elle lui donna alors à la place, un peu de sel pour la distraire.

« C'est idiot ! J'ai du sel mais rien à saler, se dit-elle. Il me faudrait de la viande, ou du poisson… Oh, mais bien sûr ! Du poisson, je n'ai qu'à saler les petits poissons de Maman. J'en couperai certains en tranches, et les autres, je les salerai directement.

Sophie courut jusqu'à la cuvette chercher les poissons, les pêcha tous un par un jusqu'au dernier et les mit sur une assiette de son ménage. Les poissons remuaient, sautillaient autant qu'ils le pouvaient, mais Sophie les tint fermement et ainsi aucun d'entre eux ne lui échappa. Elle revint à sa table de cuisine et les étala dans son grand plat. Déjà, certains ne bougeaient plus, mais elle ne s'en inquiéta pas, au contraire ; elle était contente de voir qu'ils commençaient enfin à se tenir tranquille. Elle saupoudra de sel la première moitié, de la tête à la queue. Les poissons qui convulsaient encore s'immobilisèrent de suite, suivant ainsi l'exemple des plus sages d'entre eux, ce qui ravit Sophie qui commençait tout de même à s'en inquiéter. Elle découpa en tranches la seconde moitié. Au premier coup de couteau, les poissons se tordaient puis devenaient totalement immobiles, mais ils ne s'en plaignirent pas. Quand elle eut presque fini, elle regarda, le résultat. Elle avait de quoi faire un bon petit plat. Cependant, quelque chose l'intrigua. Les poissons qu'elle avait découpés, trempaient dans une sorte de sauce rouge. Qu'est-ce que cela pouvait-il être ? Du sang ! Elle regarda ses mains ; elles étaient tachées de sang. Elle laissa tomber son couteau de dégoût et les morceaux de cadavres qu'elle tenait, puis devint rouge. Elle

mit sa main devant sa bouche pour ne pas crier et fut prise de panique.

« Que va dire Maman ? se demanda-t-elle. Que vais-je devenir ? Pauvre de moi ! Il faut que je cache cela… Ah ! J'ai trouvé, je vais les ramener dans la cuvette, Maman croira qu'ils se seront entre tués. Je vais essuyer mon plat, mon assiette et mon couteau, et il n'y paraîtra rien »

Sophie s'exécuta, en tâchant bien à ce que personne ne la remarque. Elle retrouva ensuite sa bonne et ne la quitta plus. Elle continua à jouer avec son petit ménage, mais sans parvenir à s'amuser vraiment. Elle faisait juste semblant, car elle était bien trop préoccupée pour faire autrement. Son esprit était occupé par les moindres faits et gestes de sa bonne, et les bruits provenant de l'extérieur. Une heure passa ainsi, durant laquelle, elle crut entendre sa mère l'appeler ou entrer, au moins dizaine de fois. Elle tressaillait alors et scrutait tout autour d'elle au moins une bonne minute avant de pouvoir se calmer. Finalement, le coup fatal s'abattit réellement : on entendit Madame de Réan appeler ses domestiques dans la cour, la voix impérieuse. Dehors, tout le monde allait et venaient. Elle trembla en imaginant sa maman venant appeler sa bonne. Cependant, son angoisse était inutile, car Lucie sortit d'elle-même, curieuse de connaître le pourquoi de cette agitation. Sophie resta seule une quinzaine de minutes, durant lesquelles elle se sentit très mal à l'aise, jusqu'à en pleurer. La bonne revenue, elle lui expliqua ce qu'elle avait découvert, sans remarquer les larmes dans les yeux de sa petite maîtresse.

« Oh, comme c'est heureux, lui dit-elle, que je me sois trouvée tout ce temps avec vous. Figurez-vous que votre maman, en allant voir ses poissons, les a retrouvés morts ; certains étaient même découpés en morceaux. Elle a fait venir tout le monde pour savoir qui avait commis un crime si abominable, mais personne n'a avoué. Elle m'a demandé où vous étiez ; je lui ai répondu que je ne vous avais pas quittée de la journée, et que de toute façon, vous n'auriez jamais pu faire cela. »

Sophie c'était tut. Elle restait immobile, la tête baissée, les yeux rouges. Jamais elle n'avait eu autant envie de se confier à sa bonne. Cependant, elle n'y parvint pas. Elle ne put que la regarder droit dans les yeux, et lui envoyer des signes que celle-ci ne pouvait remarquer. Lucie, voyant ses larmes, crut que c'était la mort des petits poissons qui l'avait attristée.

« Oh, j'étais bien sûr que ça ne pouvait être vous ! Vous n'auriez jamais pu vous montrer si cruelle. Heureusement que j'ai dit que je vous avais toujours à l'œil, sinon vous auriez eu encore plus de peine. Mais séchez vos larmes, vous savez, ses petits poissons ne devaient pas être très heureux dans leur prison ; car oui, cette cuvette était une prison, quoi qu'on en dise. Seriez-vous heureuse, si quelqu'un vous enfermez comme ils étaient, et qu'on vous interdisait tout ce à quoi vous avez droit ?

Non, Mademoiselle, ils sont bien mieux mort que là où ils se trouvaient. Ils n'ont pas dû souffrir beaucoup, ou du moins si peu en comparaison. »

Et la bonne resta encore un peu de temps avec sa petite protégée pour essayer de la consoler du mieux qu'elle le pût. Quand elle dut la peigner et la laver pour le dîner, elle y ajouta les quelques touches de tendresse qui lui faisaient habituellement plaisir, mais Sophie, cette fois, au lieu d'en redemander, se laissait faire, sans mot dire. En fait, elle ne les remarquait même pas ; elle attendait avec angoisse, le moment où elle serait seule avec sa maman.

MADAME DE REAN – Sophie, ta bonne t'a-t-elle raconté de ce qui est arrivé à mes chers petits poissons.

SOPHIE, *en sanglotant* – Oui, *Manman*.

MADAME DE REAN – Oh, heureusement que ta bonne a pu m'assurer qu'elle t'avait toujours gardée à l'œil. Je savais que tu aimais tant mes petits poissons, mais je ne pouvais m'empêcher de penser que… Oh je me serais sentie bien malheureuse de te faire de la peine, tout en sachant très bien que cela aurait sûrement été vain. Mais passons, tu seras bien contente de savoir que le coupable a été puni. Aucun des domestiques n'a voulu avouer, mais seul Simon avait intérêt à cela. C'était lui qui était chargé de changer l'eau et le sable. Il a sans doute voulu s'en décharger. L'idiot ! je l'ai renvoyé sur le champ.

SOPHIE, *affligée* – Oh *na*, *Mama* ! Vous avez pas fait *ça* ? Le *pauve* homme.

MADAME DE REAN – Comment ? Tu le plains après ce qu'il a fait !

SOPHIE – Mais que *devindra* sa femme, ses enfants ?

MADAME DE REAN – Il n'avait qu'à y penser, lorsqu'il était en train de découper mes petits poissons, qu'il s'est bien amusé à faire souffrir. Tant pis pour lui !

SOPHIE – Oh, *Mama*, peut-être *qui* ne savait pas, peut-être *qui* comprenait pas *qui* souffriraient. Ils *y'*étaient si tristes dans leur prison, ils…

Madame de Réan regarda sa fille un instant, l'air un peu perplexe. Elle avait senti qu'il y avait quelque chose qui n'était pas claire dès qu'elle avait entendu ses premiers mots, mais elle avait essayé de se convaincre que cela était juste son

imagination. Mais voilà que maintenant, elle la traitait de geôlière ! Il n'y avait plus place aux doutes. Elle ne mit pas beaucoup de temps pour lui faire avouer sa fautes, quelques questions suffirent pour cela. Mais, même si elle avait bien deviné la vérité, l'entendre de vive voix, de la voix de sa propre fille qui plus est, cela lui fit tout de même un choc. Elle en fut autant consternée que désappointée. Comment avait-elle pu faire cela ? Ses explications déjà confuses, étaient mêlées à ses sanglots, ce qui n'arrangeait rien. Et ses propos en eux-mêmes, n'étaient pas très clairs. Ce n'était qu'une succession de « je ne savais pas », de « mais ils ne criaient pas », ou encore des « je ne pensais pas qu'ils souffriraient », « je ne comprenais pas qu'ils en mouraient », qui étaient bien incompréhensibles. Elle les répétait en boucle, sans structure, ni cohérence. Voyant qu'elle ne s'arrêtait pas, la mère se leva, et mit un doigt sur ses lèvres. La petite fille arrêta les explications de suite, mais pas de pleurer, ni de sangloter.

« Allons Sophie, ne pleure plus, lui dit-elle calmement. Si je l'avais appris par hasard, je t'aurais sans doute corrigée sévèrement et sans pitié aucune. Mais tes bons sentiments et ton bon cœur t'ont poussée à avouer ta faute, pour sauver des innocents, et c'est cela que je retiendrais. C'est pourquoi je n'ajouterai rien aux peines que tu t'infliges déjà, car je suis sûre que tu regrettes combien tu as été cruelle pour ces pauvres petits poissons, et que tu comprends à présent qu'on ne peut pas saler un poisson, ni découper un être vivant, quel qu'il soit, sans qu'il ne meure et ne souffre. »

Cependant, à choisir, Sophie aurait préféré une bonne correction plutôt que cette implicite punition qui suivit ; car depuis ce jour, sa maman lui interdit de garder ni de s'occuper d'animaux, jusqu'à ce qu'elle l'estimerait trop jeune. « Tu attendras d'être devenue assez grande », lui répétait-elle les premiers jours, avant même que Sophie n'eut le temps de remuer les lèvres.

Depuis, Sophie n'avait jamais osé de refaire une demande, même si elle en avait parfois terriblement envie. Elle devinait bien l'opinion de sa maman à ce sujet et ne voulait pas réveiller sa désapprobation, encore moins la pousser à lui rappeler cette mauvaise histoire qui l'ennuyait fort. Moins elle en parlerait, plus vite sa maman le lui autoriserait, et elle rêvait souvent de cet instant. Il lui suffisait simplement d'attendre et de mûrir, cependant, c'est toujours une chose difficile à faire quand on est un enfant. À chaque fois qu'elle voyait un mignon petit animal, il y avait toujours une voix dans sa tête, qui lui disait d'aller l'attraper et de le prendre dans ses bras. C'était presque obsessionnel. Dès fois, lorsqu'elle s'était sentie beaucoup grandir durant la nuit, elle allait voir sa bonne pour lui demander de la mesurer. Ensuite, c'était un grand débat en elle pour décider si cela suffisait ou non. « Non, je ne suis pas sûre que cela soit assez grand pour Maman. Je ferai mieux d'attendre encore un

peu » concluait-elle toujours. Cependant, ce jour-là, ce n'était pas ce qu'elle décida. Quelque chose lui avait fait sauter le pas ; la petite voix était sans doute devenue trop forte.

LUCIE, *essayant de se montrer ferme* – Dans tous les cas, Sophie, c'est non. Votre mère ne le permettra jamais. Allez donc lui demandez de suite, et vous verrez bien. (*avec écœurement*) En plus un écureuil ! Quelle idée de nous embarrasser d'une si vilaine bête. Regardez comment il remue. Quel bruit insupportable !

SOPHIE, *en protestant* – L'écureuil n'est pas vilain, c'est une très jolie bête. Et il est tout excité car le pauvre est affolé. Mais cela va s'arrêter lorsqu'il se sera habitué à moi, et que je l'aurai bien choyé.

LUCIE – Enfin ! (*soupir*) En vérité, je le plains. La pauvre bête va bientôt mourir de faim, une fois que vous vous en serez lassée et que vous ne ferez plus attention à lui.

SOPHIE, *indignée* – Comment ! Mourir de faim ! Certainement pas, je lui donnerai des noix, des noisettes, et tout plein d'amandes ; il sera aux anges avec moi. Je serai très bonne : il aura tout ce qu'il désire, quand il le désire. Il sera heureux, heureux ! Je lui donnerai du pain, du sucre et même du vin s'il le désirait.

LUCIE, *d'un air moqueur* – Du vin à un écureuil ? Voilà un écureuil bien gâté ! Le sucre lui cassera les dents, et le vin l'enivrera.

PAUL, *riant* – Ha ha ha ! Un écureuil ivre, quelle bonne idée tu as encore là, ma Sophie. Ce sera bien drôle.

SOPHIE, *irritée* – Pas du tout, Monsieur ! Mon écureuil ne sera pas ivre, car il est très raisonnable. Vous êtes tous méchants avec lui. Tenez, regardez comme il s'agite à cause de vous. (*à l'écureuil*) Allons, calme-toi !

Sophie ouvrit la cage, et approcha sa main pour caresser l'écureuil ; mais celui-ci au lieu de se calmer, effrayé, s'enfuit dans un coin. Elle allongea alors sa main un peu plus loin, pour le prendre, jusqu'à ce qu'il finisse par lui mordre le doigt. Sophie gémit, retira son bras promptement, la main pleine de sang. L'animal en profita pour s'enfuir et elle leur cria de le rattraper. Paul et la bonne s'exécutèrent mais le rongeur, bien trop agile, leur échappa. Il vit une fenêtre ouverte et s'élança aussitôt dessus, grimpant sur le mur pour se réfugier rapidement sur le toit du château, sur lequel il resta au beau milieu, apeuré et tremblant. Ils descendirent tous dans le jardin, en courant.

SOPHIE, *pleine d'anxiété* – Pourquoi t'enfuis-tu ainsi, mon petit écureuil. Je ne comprends pas. Je ne veux que ton bien, tu seras heureux avec moi. Il n'y aura personne qui t'aimera plus que moi. Nous jouerons ensembles ; tu seras libre de faire ce que tu veux ; et nous ne nous séparerons jamais.

LUCIE, *fermement* – Sophie ! Il faut laisser cet animal tranquille. Vous voyez bien qu'il vous a mordue. Laissez-le retourner là d'où il vient, ce sera mieux pour tout le monde.

SOPHIE – C'est parce qu'il ne me connaît pas encore. Mais une fois que je lui aurai donné à manger, il m'aimera.

PAUL – Sophie, je ne crois pas que cela marchera. C'est un animal sauvage, et il ne sera pas heureux avec toi. Il est trop vieux pour cela. S'il était plus jeune, il y aurait peut-être eu une chance, mais… Il faut que tu le laisses faire son choix lui-même.

Mais Sophie n'écoutait pas. Elle avait les yeux fixés sur l'écureuil toujours aussi terrifié et tremblant, et elle le regardait d'un air anxieux, l'œil humide. Elle implora Paul de faire quelque chose, lui dit de lancer une balle pour le déloger de sa cachette. Il accepta, un peu de mauvais cœur, lui disant tout de même qu'il ferait de son mieux, mais son ton manquait de conviction. Il prit la balle, la lança de toutes ses forces pour atteindre le toit, en montrant plus d'adresse qu'il n'aurait imaginé. Malheureusement, le tir fut si précis que la balle retomba en plein sur l'animal. Celle-ci tomba par terre, suivit du pauvre écureil et du cri de Sophie. Ils coururent voir la dépouille : l'écureuil avait la face éclatée, ensanglantée ; ses pattes et son bassin étaient brisés. Sophie détourna le regard et pleura. Paul essaya de l'embrasser, mais elle ne le laissa pas.

SOPHIE, *furieuse* – Méchant, tu as fait mourir mon écureuil.

PAUL, *fâché* – C'est de ta faute, pourquoi as-tu voulu que je le fasse descendre avec la balle. Je t'avais dit que je n'étais pas très adroit.

SOPHIE – Tu n'es pas maladroit, tu es méchant. Va-t'en, tu peux partir tranquille, je ne t'aime plus.

PAUL – Et moi je te déteste. Tu es plus sotte que l'écureuil. Je suis heureux de t'avoir empêché de le tourmenter.

SOPHIE – Vous êtes un mauvais garçon, Monsieur. Je suis bien contente de ne plus

jamais jouer avec vous.

PAUL – Eh bien, moi, Mademoiselle, je suis également bien content ; car je n'aurai bientôt plus jamais à avoir à me creuser la tête, à essayer de vous raisonner et réparer vos sottises.

Lucie essaya de réconcilier les deux enfants, mais il n'y avait rien à faire. Ni Sophie, ni Paul, ne voulaient entendre raison. Elle appela une autre servante pour qu'elle s'occupe de Paul, tandis qu'elle ramena Sophie dans sa chambre pour soigner sa blessure. Elle versa de l'eau et une pincée de sel dans une cuvette, pour qu'elle y trempe sa main, puis enroula son doigt dans un bandage. Pendant tout ce temps, elle essaya de la consoler, de la raisonner, d'apaiser la situation entre elle et Paul, mais sans succès. Sophie n'écoutait pas, se contentait de hocher la tête quand il fallait, ou de détourner son regard quand elle en avait assez. Lucie resta encore longtemps avec elle, mais voyant que cela ne servait à rien, elle finit par la laisser et alla rattraper son ouvrage. Sophie resta alors un moment dans sa chambre, à ruminer sur ce qu'il s'était passé. Elle en en arriva même à en parler à sa fille :

« Je suis bien heureuse de ne pas t'avoir emmené, ma chérie. Paul a été tellement horrible. Je suis bien contente qu'il ne soit bientôt plus ton oncle. *(soupir)* Tu aurais tellement aimé le voir, ce petit écureuil. Il était si joli, avec sa belle queue, et ses petites pattes. Nous aurions joué ensembles ; il t'aurait bien plu, tu sais. Et surtout, il ne t'aurait jamais quitté, il ne nous aurait jamais abandonné… Et voilà que ton oncle lui fracasse le crâne ! »

Sophie fit un petit tour, vers la fenêtre, pour voir ce qu'il se passait. Elle vit qu'on avait enlevé le corps du pauvre écureuil, pour sans doute le jeter dans un fossé bordant un chemin. Elle vit également Paul qui restait là, dehors, la mine triste. Elle resta ainsi quelques minutes à l'observer, quand le regard de celui-ci vint se tourner vers sa fenêtre. Elle se retira alors brusquement, attendit un peu avant d'oser un nouveau coup d'œil discret, et vit que Paul regardait toujours. Elle se retira à nouveau pour s'allonger sur son lit, serrant contre elle sa poupée, et pleurant à chaudes larmes.

Quelques minutes plus tard, elle entendit une voiture arriver. Aussitôt, on pouvait voir les domestiques s'affairer pour accueillir les invités. Sophie accourut à la fenêtre, et vit Paul galoper vers l'attelage. Les invités en question était Monsieur et Madame d'Aubert, les parents de Paul. Sophie assista à leur retrouvaille qui restèrent plutôt sobre pour des retrouvailles, entre des parents et leur fils qui ne s'étaient pas vu depuis près d'un an. Madame d'Aubert se contenta d'un petit baiser sur la joue, et Monsieur d'Aubert se laissa simplement enlacer sa taille. Sophie retourna dans son

lit, prit sa poupée dans ses mains et lui déclara :

« Ma chère fille, oublie tout ce que je t'ai raconté tout à l'heure. Paul n'est pas horrible, il n'est pas méchant, et ce n'est pas vrai que je ne l'aime plus. Non, C'est moi qui ai été méchante, comme toujours. J'ai été si égoïste, et c'est de ma faute si l'écureuil est mort. (*en regardant son doigt bandé*). Plus jamais je n'essayerai d'en avoir un. (*soupir*). Paul n'a voulu que me faire plaisir ; il a toujours été si attentionné envers moi…, et moi… Moi, je ne suis que bonne à lui faire de la peine. Pourquoi suis-je toujours aussi mauvaise ? Pourquoi est-ce que je n'arrive jamais à me contrôler ? Et pourquoi…, pourquoi est-ce toujours de si vilaines paroles qui sortent de ma bouche, durant *ces instants*, alors que plus tard, ces mêmes paroles deviennent gentilles et belles. Mais il n'y a alors que toi pour les entendre. Ma fille, c'est bien triste que Paul ne soit bientôt plus ton oncle, mais… il ne faut pas l'en empêcher : il faudra le laisser partir. »

Lucie arriva et lui dit qu'il fallait qu'elle aille recevoir Monsieur et Madame d'Aubert. Sophie arriva jusqu'à la cour où les invités étaient déjà arrivés, et leur fit de timides salutations. Madame d'Aubert lui fit les compliments d'usage lui disant qu'elle avait bien grandi depuis un an, et en allant l'embrasser, elle remarqua le bandage sur son doigt :

« Eh bien, que t'est-il arrivé, ma petite ? lui demanda-t-elle. Encore un *incident* pendant un de vos jeux, n'est-ce pas ? Ah les enfants ! incapables de se tenir tranquille un moment. (*rire*). Il va me falloir un peu de temps pour m'y réhabituer. »

Les parents insistèrent pour avoir des explications. Paul, tout honteux, leur expliqua toute l'histoire : comment ils avaient découvert l'animal, comment ils l'avaient attrapé, et finalement comment il s'était enfuit, et était mort " accidentellement ". Monsieur et Madame d'Aubert se moquèrent d'eux, tandis que Madame de Réan gronda Sophie, puis Lucie en lui reprochant qu'elle n'aurait jamais dû les laisser attraper ce pauvre animal, ou au moins les leur faire relâcher de suite. La conversation se détourna rapidement, quand Madame d'Aubert commença à leur raconter leur voyage d'Italie, rempli de grandes soirées, de bals, d'opéras italiens et de petits salons. Durant tous ces longs discours, Sophie essayait de se rapprocher de Paul, mais celui-ci était constamment à côté de ses parents, à les regarder et les écouter avec un regard, qu'elle n'avait jamais vu chez lui. Le reste de l'après-midi fut calme ; ils étaient restés dans le salon à écouter les histoires de Monsieur et Madame d'Aubert. Paul les écoutait, toujours émerveillé, tandis que Sophie, qui commençait à avoir les yeux dans le vague et à bailler, s'ennuyait et cela depuis un bon moment déjà.

La cloche du dîner la tira de sa torpeur. Durant le repas, Madame d'Aubert leur annonça leur intention de repartir dès demain pour Paris.

MADAME DE REAN – Vous ne voulez pas rester plus longtemps ? Vous avez fait un si long voyage, et vous devez être bien épuisés.

MADAME D'AUBERT – Hélas, il le faut ma chère. Nous avons reçu une invitation, pour un salon donné par Madame du Crécy. Et nous ne le raterions pour rien au monde. On s'y amuse follement ; toute la bonne société y vient.

MONSIEUR D'AUBERT – De plus, des affaires m'attendent. Cela aurait été un plaisir de pouvoir rester. Un peu de repos nous aurait fait du bien.

PAUL – Vais-je vous accompagner, père ?

MONSIEUR D'AUBERT, *un peu gêné, s'adressant à Madame de Réan* – Hum, est-ce que cela vous dérangerait, de garder Paul encore un moment ? L'anniversaire de la petite Sophie, est dans un peu plus de deux mois, à peine. Nous reviendrons pour cette occasion, alors pourquoi ne pas vous le laisser jusque-là.

MADAME D'AUBERT – Et nous ne voudrions pas séparer les enfants, vous comprenez. Ils sont si bien ensembles, et ils ne voudraient s'éloigner l'un de l'autre pour rien au monde.

MADAME DE REAN – Eh bien, Paul est un garçon formidable. Il sera toujours le bienvenu ici. Et il est pour Sophie, un exemple. Ce sera avec joie, que nous le garderions encore, mais, demandons plutôt leur avis. Après tout, ce sont les premiers concernés.

Ils demandèrent d'abord l'avis de Paul, qui hésita un moment. Son regard passa de ses parents à sa cousine, et retourna vers ses parents. Il dit alors que sa décision serait celle de Sophie. Il la dévisagea ensuite en lui souriant, ce qui signifiait qu'il accepterait sa décision, quelle qu'elle soit. Ce fut donc son tour. Sa gorge se noua immédiatement. Deux volontés s'opposaient en elle. Elle voulait, certes le laisser partir, mais au moment où elle pouvait le décider, elle n'y parvenait pas. Elle ferma les yeux, inspira un grand coup, et dit très faiblement : « je préfère qu'il parte ». Elle dut le répéter encore deux fois pour qu'ils la comprennent. Les adultes furent surpris, surtout Madame d'Aubert.

« Qu'as-tu fait à cette bonne Sophie, pour qu'elle t'en veuille ainsi ? demanda-t-elle à son fils. Ce n'est pas cette histoire d'écureuil tout de même ; ce serait si

bête. »

Voyant que Paul ne répondait pas et baisser les yeux, Madame d'Aubert sut qu'elle avait vu juste, et lui demanda d'aller s'excuser de suite et d'arranger cela. Paul ne réagit pas, et sa mère n'insista pas davantage, voyant le malaise que cela provoquait. Le reste du repas, l'ambiance fut un peu étrange, malgré les efforts des adultes pour faire oublier ce sujet.

Le lendemain matin, Monsieur, Madame d'Aubert et Paul s'en allèrent donc. Ce départ fut particulièrement difficile à supporter pour Sophie. Elle avait la mine triste, et n'osait pas regarder Paul en face. Paul quant à lui, cherchait son regard à chaque instant, mais en vain. Quand le moment fatidique vint, et qu'il s'approcha d'elle pour lui dire au revoir, elle ne put s'empêcher de détourner le regard. Si elle le voyait, elle risquait de lui demander de rester, et cela, elle ne le voulait pas. Alors Paul la prit dans ses bras, et Sophie finit par s'abandonner à lui. Une larme coula sur sa joue.

« Elle ne veut pas qu'il reste, mais elle empêche tout de même de partir, ironisa Madame d'Aubert. Ah les enfants, la contradiction même ! Regarde Paul, comme elle a bon cœur ! Elle est déjà toute prête à te pardonner. Alors tu es toujours sûre de ta décision ? Ne t'en fait pas, Sophie, nous reviendrons bien vite et vous serez à nouveau ensembles. Alors ne pleure plus. »

Lorsque la voiture partit, Sophie courut après elle pendant quelques secondes, puis s'arrêta, la fixant disparaître dans l'horizon. Le reste de la journée et les premiers jours suivants, Sophie fut d'une humeur assez maussade. Elle resta dans sa chambre, ou dans la cour du château, à traîner et ne rien faire. Sa bonne essaya de l'égayer mais sans parvenir à trouver les mots. Elle lui disait qu'elle reverrait Paul dans à peine deux mois, et qu'elle n'avait donc pas à être triste. Mais Sophie lui rétorquait alors, qu'elle reverrait Paul partir à nouveau dans deux mois, et qu'elle serait alors plus malheureuse encore. La bonne en parla à Madame qui décida de prendre les choses en main. Elle avait bien pris mesure du chagrin de sa fille et des raisons des dernières péripéties, et voyait bien un moyen pour l'aider à la consoler.

Tous les matins suivants, elle emmena Sophie dans la basse-cour, pour regarder et s'occuper de ses poules. Il y en avait de belles et de nombreuses espèces différentes. Sophie amenait toujours du pain, pour leur en donner. Elle l'émiettait et les lançait un peu partout, de telle manière que les poulets la pourchassaient, et certains allaient même jusqu'à becqueter directement dans sa main, ou dans son panier. Sophie courait, riait, chantonnait : en effet, elle s'amusait beaucoup.

Madame de Réan avait demandé de faire installer une petite galerie, où les poules pouvaient couver leurs œufs. Chaque fois, elles y entraient pour regarder si un nouveau petit oisillon était né, et observaient tous les poussins, qui étaient encore trop jeunes pour aller se balader dehors. Sophie les prenait dans ses mains, les caressait, et les blottissait contre son visage. Un jour, elle assista même à la naissance d'un d'entre eux.

« Maman, Maman regardez ! s'écria-t-elle en sautillant, l'œuf, il est en train de bouger ! »

En effet, on pouvait voir l'œuf se secouer par petit à-coup. Une petite fêlure commençait à se dessiner sur la coquille, et on pouvait déjà entendre des petits " cui-cui " en sortir.

MADAME DE REAN – Oui, il va bientôt éclore. C'est bien la première fois que tu y assistes. Regarde bien.

SOPHIE – Combien de temps cela va-t-il prendre maman ?

MADAME DE REAN – Hum. Vu l'état de la fêlure, cela va prendre encore un peu de temps. Encore au moins une trentaine de minutes.

SOPHIE – Si longtemps que cela ! Oh, je vais l'aider un peu.

MADAME DE REAN – Non, Sophie. Il ne faut pas l'aider. Il doit pouvoir réussir à sortir tout seul. Ce n'est que comme cela qu'il sera capable de survivre, une fois dehors. Cela signifiera qu'il sera assez fort pour pouvoir vivre. Il ne faut pas brusquer les choses et laisser la nature faire : c'est la meilleure maîtresse.

Elles attendirent bien une vingtaine de minutes avant de pouvoir bien distinguer l'animal. Il lui restait encore un petit effort à faire pour totalement sortir de sa coquille. Cinq minutes après, ce fut fait. Sophie le prit de suite dans ses bras.

SOPHIE – Oh regardez, comme il est joli ! Son plumage est noir comme celui d'un corbeau. Que c'est beau !

MADAME DE REAN – Tu as raison, et regarde cette huppe qu'il a sur la tête. Il fera un poulet magnifique. C'est étrange, car la poule, elle, est toute blanche. Allez Sophie, il faut maintenant à présent le rendre à sa mère.

Madame de Réan eut du mal à l'en séparer, mais elle finit par lâcher prise, et

elle put le replacer à côté de la poule couveuse. Cependant, à peine l'avait-elle reposé, que celle-ci donna un grand coup de bec au pauvre petit. Elle s'interposa entre les deux, tapa la tête de la mère, releva l'oisillon qui était tombé du nid et criait. Elle le remit, mais là encore, la poule lui redonna des coups de bec, plus furieuse que jamais, alors que le petit poulet s'approchait d'elle. Elle accourut aussitôt de nouveau, pour prendre le poussin, car sa mère allait finir par le tuer. Elle lui fit avaler une goutte pour le réanimer.

MADAME DE REAN – Quelle vilaine mère que cette poule ! Oser frapper son enfant ainsi, alors qu'il n'a rien fait.

SOPHIE – Oh oui, elle est mauvaise ! Qu'allons-nous faire ? Si nous le laissons avec sa méchante mère, elle le tuera.

MADAME DE REAN – Tu as raison, mon enfant. Pour qu'il puisse vivre et s'épanouir, il faudra le séparer de sa mère. Hum, il est si beau que j'aimerai bien l'élever.

SOPHIE, *bondissant* – Oh oui, oh oui ! Mettons-le dans un grand panier, le panier à pain par exemple, et amenons-le dans ma chambre à joujoux.

MADAME DE REAN, *après réflexion* – Oui, emportons-le et arrangeons-lui un lit. Mais nous nous occuperons de lui, seulement jusqu'à ce qu'il devienne assez grand et fort pour pouvoir se défendre. Après il retournera dans le poulailler. (*Sophie grimaça*). Ne t'inquiète pas, tu pourras toujours lui rendre visite après. C'est pour son bien. Il doit vivre là où il a été conçu pour vivre.

SOPHIE – Oh, regardez ! Son cou, il saigne. Et son dos aussi.

MADAME DE REAN – Ce sont les coups de bec de sa méchante mère. Quand nous l'aurons rapporté à la maison, tu demanderas à Lucie du cérat et tu lui en mettras sur ses plaies.

Sophie n'était certes pas heureuse des blessures du poussin, mais toutefois, elle l'était énormément, de pouvoir le soigner. Une fois rentrée au château, elle galopa vers sa bonne, pour tout d'abord lui montrer le poussin qu'elle trouva également magnifique, et ensuite lui demander du cérat. Elle lui en tartina un peu partout, même en dehors de ses plaies, et surtout bien plus que nécessaire. Puis, elle l'amena dans un panier que lui donna sa maman, et l'emmitoufla dans une grosse couverture de laine. Le poussin piaillait, Sophie comprit qu'il avait sans doute faim. Elle demanda à sa bonne ce que les poussins mangeaient, et Lucie lui dit qu'elle lui ramènerait le

nécessaire. Elle revint avec des œufs, du pain, du lait et divers céréales. Sophie prépara une pâtée, en concassant du blé, de l'orge et du jaune d'œuf dur coupé en petits morceaux. Elle écrasa sa mixture pendant un bon quart d'heure, puis trempa le pain dans du lait et l'émietta, et servit le lait dans une coupe. Elle lui avait fait à manger pour plus de dix jours, mais le petit poulet ne mangea rien. Il était triste, souffrait et piaillait misérablement. Il but cependant un peu de lait, ce qui émerveilla Sophie.

Au bout de quelques jours, le poussin se rétablit complètement, on ne voyait plus aucune trace de ses plaies. Sophie s'en occupait à merveille. Au départ, elle était toujours avec lui sous la surveillance de sa bonne ou de sa maman en personne. Mais, voyant qu'elle se débrouillait bien, Madame de Réan commença peu à peu à occulter l'histoire des poissons, et lui laissa finalement l'autorisation de s'en occuper seule. Elle le promenait devant l'entrée ou dans le jardin, lui préparait à manger, cherchant des vers de terre, divers graines ou des pommes. Elle riait à présent tout à fait, sans pensée la retenant dans sa joie ; elle avait fini par réussir à oublier son chagrin, au plus grand bonheur de la mère et de la bonne.

Un mois et demi après, le poussin était devenu un magnifique poulet, très grand pour son âge. On lui aurait deux, voire trois mois. Ses plumes étaient d'un noir aux reflets bleus très rares, et elles étaient également lisses et brillantes. Sa huppe était splendide ; elle était très grande pour son âge, avec de longues plumes blanches et noires virant du violet et au rouge orangé. Sa démarche était noble et élégante, ses yeux, vifs et brillants. Sophie et sa mère en étaient très fières.

Le seul problème était qu'il commençait à devenir trop grand pour pouvoir le garder au château. Il ne logeait plus dans son panier, et n'arrêtait pas de remuer sans cesse. Sophie devait parfois courir des heures avant de pouvoir le rattraper ; une fois même, en voulant lui échapper, il tomba dans un bassin tant il courait vite et faillit s'y noyer. Heureusement Lambert qui était occupé à atteler la voiture près de là, put le sauver de la noyade à temps. Par la suite, Sophie avait bien essayé de l'attacher, mais il se débattait si violemment qu'on pouvait craindre qu'il ne se casse la patte, si ce n'était la corde qui aurait cédé. Madame de Réan le remit alors dans le poulailler, et avait défendu sa fille de l'en sortir :

« Il est devenu trop rapide pour le rattraper, alors il pourrait s'enfuir d'ici. Et dehors, il y a beaucoup de vautours. Ce sont de vilaines bêtes qui pourraient l'enlever. Il faudra encore attendre qu'il soit plus grand avant de lui rendre sa liberté. »

Il ne se passa pas un jour sans que Sophie aille le voir. Et les deux mois étant

bientôt passé, elle songeait avec bonheur, au moment où elle pourrait le montrer à Paul ; une pensée qui ne la quitta plus. Elle avait d'ailleurs parlé du poulet à Paul dans les lettres qu'elle lui avait fait envoyer, et même, commencé à parler de Paul au poulet. Le jour où il devait arriver, Sophie n'arrêtait pas de guetter l'entrée du domaine. Quand elle vit enfin la carriole, elle bondit, courut et cria la nouvelle à tout le monde. En voyant Paul, elle se jeta sur lui, et ils commencèrent à danser de joie.

« Eh bien ! Finalement, ils se sont bien réellement manqués, dit Madame d'Aubert de son côté. Ils sont beaux à voir ; le mieux serait sans doute de les laisser ainsi. »

Les adultes se retirèrent dans le salon, laissant les enfants dehors. Sophie prit Paul par la main et l'amena jusqu'au poulailler.

PAUL – Oh ! Il est magnifique. Quel bel animal ! C'est bien toi qui l'as élevé ?

SOPHIE – Oui, et depuis sa naissance. Je l'ai même vu naître. Maman et Lucie m'ont aidé au départ, mais ensuite, c'est moi qui le nourrissait et jouait avec, toute seule. Il m'a bien aidé à surmonter mon chagrin, tu sais…, après que tu sois parti.

Les enfants se turent un moment. Le poulet s'approcha de Paul qui le caressa alors tendrement, et il le laissa faire, bien docilement. Ils commencèrent ensuite à jouer avec le poulet, c'est-à-dire à le pourchasser en essayant de l'attraper. Ils coururent tant et tant, tombant, se cognant l'un l'autre, se jetant parfois pour essayer d'agripper une aile ou une patte, qu'ils finirent par s'allonger, épuisés et haletants, essayant tant bien que mal de reprendre un peu de leur souffle. Ils s'échangèrent un regard complice et Paul finit par rire aux éclats, suivi rapidement de Sophie.

PAUL – Oh que je suis content d'être de nouveau avec toi ! Nous nous amusons si bien. Tu m'as aussi beaucoup manqué, tu sais.

SOPHIE – Oh oui, moi aussi, ça faisait longtemps que je n'avais pas autant ri.

PAUL, *tout bas* – Tu sais, j'ai passé deux mois horribles…, j'ai été si seul, si…

Il ne réussit pas à finir sa pensée. Il y eut un moment de silence. Paul avait le regard triste qui fixait l'horizon. Sophie s'approcha de lui, lui prit l'épaule et lui dit affectueusement que maintenant il n'était plus seul. Il l'en remercia et lui dit qu'il avait de la chance de l'avoir, et d'avoir une tante qui voulait bien de lui. Ils restèrent ainsi, un petit moment, allongés, à regarder les nuages naviguaient dans le ciel. Lorsque tout à coup Sophie sursauta.

« Que suis-je bête ! s'écria-t-elle. Ma fille, j'avais complètement oublié ma fille. Elle aussi avait hâte de revoir son oncle adoré. Vite, allons-la chercher. »

Ils s'empressèrent de rentrer au château. Paul indiqua à Sophie que le poulet les suivait, mais elle lui dit de le laisser :

« Cela fait également longtemps qu'ils ne se sont pas vus. Ils sont devenus très proches, durant l'époque où que j'élevais le poulet à la maison. Mais depuis que nous l'avons remis dans le poulailler, ils n'ont plus pu jouer ensemble. Le poulailler est un endroit trop dangereux pour ma fille ; jamais je ne l'y amène. »

Quand ils arrivèrent devant l'entrée, Sophie dit à Paul de surveiller le poulet tandis qu'elle courrait dans sa chambre. Elle revint très vite sa poupée à la main, la tendant vers Paul, mais celui-ci l'arrêta lui indiquant la présence d'un gros oiseau, posé à quelques mètres d'ici. Il avait un bec crochu, des yeux perçants, avec un fin duvet gris pour calotte, une collerette brune claire lui entourait le cou, et son plumage brun foncé habillait le reste de son corps. Son regard était féroce lorsqu'il rencontrait le poulet, craintif quand il croisait les enfants.

PAUL – Regarde Sophie, cet étrange oiseau. Il est arrivé il y a une minute et depuis il n'arrête pas de nous fixer.

SOPHIE – Oh ! Quel drôle d'oiseau. Je n'en ai jamais vu de pareil. Il est beau, mais il a un de ces airs bien singuliers. Regarde, il s'approche de nous !

PAUL – Que nous veut-il, il veut peut-être jouer avec nous ? Oh, regarde, le poulet tremble, il a l'air terrorisé.

SOPHIE – C'est qu'il a peur de tout ce qui lui est inconnu. Il était comme cela quand il a vu pour la première fois le chien de Lambert, ou le chat des Thibaut. Je vais voir s'il ne veut pas jouer avec nous.

Sophie s'approcha du drôle d'oiseau qui poussa alors un cri, en battant des ailes. Cela n'empêcha pas la petite fille d'avancer, de telle sorte que l'oiseau finit par s'enfuir. « Reviens, je ne te veux pas de mal, susurra-t-elle. », mais l'oiseau disparut tout de même. Elle en fut bien déçue. Paul lui rappela alors qu'elle devait lui faire retrouver sa fille. Son visage s'éclaircit de suite et elle lui tendit sa poupée. Il joua bien le jeu, complimenta la tenue de la poupée, lui dit qu'elle avait bien grandi et qu'on avait du particulièrement bien s'occuper d'elle ; sauf en ce qui concernait ses cheveux, qui étaient tout emmêlés. Il fit cette observation avec ce sourire taquin aux lèvres qui lui était si caractéristique. Sophie répliqua sans humeur, même plutôt

amusée, que Paul était un oncle bien odieux pour faire une remarque pareille, surtout devant sa nièce qui avait justement passé toute la matinée à se faire belle pour lui, et qu'elle n'y pouvait rien si ses cheveux étaient ainsi faits, s'ébouriffant en quelques minutes même après des heures de brossage. Les enfants continuèrent ainsi un moment, quand une bonne vînt demander Paul en expliquant que ses parents le demander.

« Ils vont sans doute m'annoncer qu'ils vont me laisser ici, souffla-t-il. Eh bien cette fois-ci, je m'en réjouirai. »

Paul s'en alla, laissant Sophie, qui s'occupa alors en coiffant sa poupée, jetant de temps en temps des coups d'œil vers poulet, pour bien vérifier qu'il ne s'éloigne pas trop. Le poulet, lui, s'amusait à dénicher des moucherons et des vers dans l'herbe et le sable. Soudain le drôle d'oiseau réapparut. Sophie voulut à nouveau l'inviter, mais avant qu'elle ne put bouger le moindre cil, celui-ci poussa un cri sauvage et perçant, et se rua sur le poulet qui lui répondit par un cri plaintif. Il l'agrippa dans ses griffes et l'emporta en s'envolant à tire d'aile.

Sophie en resta bouche bée, totalement stupéfaite. Les adultes accoururent en courant, à cause des cris des oiseaux, et sa maman lui demanda ce qu'il s'était passé. Sophie leur raconta tout, et leur demanda ce que cela signifiait.

« Cela signifie que vous êtes une petite désobéissante, que l'oiseau que vous avez vu est un vautour, que vous l'avez laissé emporter mon beau poulet, qui est maintenant tué et dévoré par ce vilain animal. Que vous allez dès à présent, rester dans votre chambre, consignée, où vous dînerez et réfléchirez à ce que vous avez fait, à quel point vous êtes vilaine et apprendrez à être plus obéissante. »

Sophie baissa la tête et pleura, s'en allant tristement dans sa chambre. « Je ne savais pas, je ne savais pas. », répétait-elle à nouveau. Paul voulait aller la consoler, mais sa mère le retint, en lui disant qu'ils n'en avaient pas fini avec lui. Sophie resta consignée le reste de la journée. Elle eut le temps de réfléchir, et de se dire à quel point il était difficile de ne pas commettre de fautes, et de rester sage. Elle réfléchit encore longtemps à s'en faire mal à la tête, jusqu'à ce que sa bonne vint pour lui servir le dîner. Elle n'avait droit qu'à de la soupe et du pain sec. Lucie profita de son service, pour tenir compagnie à sa petite maîtresse, et essayer de la réconforter du mieux qu'elle put. Cependant, au bout du compte, ce fut elle qui devint triste à force de la voir pleurer ainsi, d'avoir perdu son beau poulet, sans qu'elle ne puisse rien faire pour changer cela.

Sophie regretta durant un bon moment son poulet. Elle se serait sans doute

sentie affligée, si elle n'avait pas appris que Paul resterait avec elle. Cette nouvelle suffit à lui rendre le sourire, et sa tristesse ne dura pas fait. De plus, son anniversaire approchait, et elle attendait ce jour avec impatience, si bien que, rapidement, elle finit par ne plus du tout penser à son pauvre poulet. Paul, par contre, malgré sa résignation, ne put dépasser complètement sa désillusion. Il lui parla un peu de son séjour avec ses parents. Ils avaient passé la majeure partie de leur temps à agir comme s'il n'était pas là. Son père partait travailler ou sortait vaquer à d'autres occupations et il ne le voyait presque jamais. Sa mère restait toujours aussi distante avec lui, et partait souvent voir des amies l'après-midi, le laissant au soin de sa bonne. Parfois elle l'emmenait avec elle, mais c'était pour le laisser de suite avec les autres enfants de ses amies. Et le soir, c'était presque un miracle s'ils passaient le voir pour lui souhaiter bonne nuit. En effet, la plupart du temps ils sortaient et ne revenaient pas avant qu'il se soit endormi, malgré le fait qu'il essayait toujours vainement de rester éveiller jusqu'à leur retour. Un jour, il avait même entendu ses parents parler, de le mettre en pension l'année prochaine. Il était alors venu devant eux, pour les supplier de changer d'idées.

« Un garçon se doit d'aller en pension, gronda son père. Il doit faire des études et se faire une éducation pour se faire une place dans le monde. »

Il répliqua qu'il étudierait bien mieux ici, ou à Réan. La préceptrice qu'avait engagée sa tante l'année passée, convenait très bien pour cela, et il avait appris déjà bien des choses. Sa mère, alla dans son sens, disant qu'après tout, si sa sœur acceptait de le prendre en charge, le plus simple serait de le laisser là-bas. Cela leur ferait certainement très plaisir à lui et à Sophie. Monsieur d'Aubert n'était pas très convaincu, car il estimait que son fils devait grandir dans un milieu d'homme, mais finalement, il se laissa convaincre par sa femme.

« Nous n'allons plus nous quitter, lui avait-il annoncer joyeusement après qu'ils en eurent parlé à Madame de Réan, et qu'elle accepta de bon cœur. »

Il avait dit cela avec un sourire qui était loin d'être surfait, mais il ne put y mettre vraiment tout son cœur. Mais son trouble s'apaisa à mesure que les jours passèrent, le sourire et la gaieté de Sophie débordant en lui. Aussi, tout redevint comme avant. C'était à nouveau le temps, où chaque jour faisait place à une petite anecdote, le temps des petits jeux et de leurs petites disputes qu'ils entraînaient, mais qui n'était jamais bien grave et ne durait jamais bien longtemps, car leur amour restait quoi qu'il arrive, infaillible. En voici une d'entre elle qui illustre bien cette idée, qui se déroula quelques jours après.

Ce matin-là, ils s'amusaient dans une remise, à attraper des mouches qui voletaient ça et là. Ils les attrapaient un par un, pour les mettre dans une petite boîte

en papier que le papa de Sophie lui avait faite. Une fois qu'ils en eurent attrapées beaucoup, Paul voulut voir ce qu'il se passait là-dedans. Il entrouvrit légèrement le couvercle, juste assez pour pouvoir y coller son œil. Les mouches virevoltaient violemment, se cognant contre le verre et les uns les autres ; certains même se battaient entre eux. Paul commentait la scène avec amusement.

« Oh, comme cela remue là-dedans. Que c'est drôle ! ils se battent entre eux. Il y en a une qui mordille l'aile d'une de son amie, et une autre lui arrache une patte. Oh comme elles se battent ! En voilà quelques-unes qui tombent, et là-bas d'autres qui se relèvent… »

Sophie le pria de lui laisser voir. Il ouvrit un peu plus le couvercle pour qu'elle puisse placer un œil, mais le referma de suite : une des mouches avait failli lui rentrer dans l'œil. Il lui dit alors d'attendre encore un peu, ce qui ne lui plût pas du tout. Elle lui redemanda poliment ; Paul lui répondit en continuant à lui commenter la bataille. Elle s'impatienta alors, tira légèrement la boîte ; il répliqua, en tirant de son côté. Furieuse, elle tira encore plus fort ; il fit de même. Ils continuèrent tout deux à s'entêter ainsi, tant et si bien qu'ils finirent par déchirer la boite, libérant ainsi toutes les pauvres mouches. Elles en profitèrent pour s'échapper, mais au passage, prirent la peine de se venger en se jetant sur eux, entrant dans leurs yeux, leur nez et leur bouche. Sophie et Paul s'enfuirent de la pièce, donnant des grandes tapes dans le vide.

SOPHIE – C'est de ta faute ! Si tu avais été gentil, tu m'aurais donné la boîte, et au lieu de cela, voilà que tu me la déchires !

PAUL – Non, c'est de la tienne. Il ne fallait pas se montrer si impatiente. Mais comme toujours, tu n'en fais qu'à ta tête, et fais la capricieuse.

SOPHIE – Tu n'es qu'un égoïste, tu ne penses qu'à toi, reconnais au moins tes fautes.

PAUL – Et toi tu n'es que colère, tu es toute rouge, comme les dindons de la ferme avec leur crête.

SOPHIE – Comme les dindons ! Vous êtes méchant, Monsieur. Ce n'est pas étonnant que votre mère ne veuille plus de vous.

PAUL – Et vous Mademoiselle, vous êtes vilaine. Une vilaine petite fille qui n'apprenez rien de vos erreurs, et les répétez sans cesse !

Sur ce, les enfants se retirèrent pour bouder chacun de leur côté. Ils jouèrent

dans leur coin, sans jeter un regard-là où se trouvait l'autre. Ce manège dura toute la matinée. Sophie s'ennuya très rapidement, mais elle ne voulut pas le montrer. Elle se mit à chanter gaiement et partit vers la remise pour entamer une nouvelle chasse aux moucherons, mais il n'en restait plus beaucoup, et le peu qu'il restait ne se laissa pas prendre ainsi. Elle s'en lassa bien rapidement et pensa à Paul et à leur dispute, aux mots durs qu'elle avait prononcés mais qu'elle ne pensait pas. Cela ressemblait beaucoup à ce qu'ils avaient eue avant le départ de Paul. Elle se trouva alors bien sotte, quand elle songea à ce qu'ils s'étaient dit au moment de leur retrouvaille, les gentils mots qu'il avait eu pour elle, et de la tristesse qu'il dégageait à ce moment-là. En y repensant, elle se dit qu'il en dégageait toujours, même s'il essayait de le cacher. Cependant, alors qu'elle allait le retrouver, elle passa près de la boîte en papier déchirée, et elle ne put s'empêcher d'avoir mal. Elle entendait les quelques mots qu'il lui avait assénés. Il lui avait bien dit qu'elle était vilaine, et elle n'aimait pas du tout ce mot. Même si Paul l'avait dit sur le coup, il avait tout de même de quoi se reprocher. Et aussi, pourquoi est-ce que cela devrait toujours être à elle de s'excuser ? N'avait-il pas lui aussi ses torts ? Pour une fois, se serait à Paul de venir à elle ; s'il le faisait, elle lui pardonnerait de bon cœur, sinon… Une abeille, en se cognant contre la vitre d'une fenêtre, la tira de ses réflexions. Elle attira aussitôt son attention.

Elle connaissait les abeilles et les guêpes, et savait qu'elles piquaient. Elle le savait bien car une fois, alors qu'elle avait à peine un peu moins de deux ans, une abeille l'avait piquée alors qu'elle était en train d'admirer des fleurs. Ce matin-là, Lucie lui avait parlé des fleurs qu'on venait d'installer dans la serre, et lui avait dit que les fleurs étaient des plantes très belles et qui avaient un doux parfum. Elle avait beaucoup excité sa curiosité, sans parvenir toutefois à la combler, ne serait-ce que partiellement, avec des réponses qui demeuraient fatalement vagues pour un enfant, voire même insensées. Car en effet, à cet âge, on ne peut comprendre le langage des mots, qui ne peut par nature rien montrer, rien immédiatement donner, mais uniquement décrire les choses, en s'appuyant sur les souvenirs ou les conceptions que l'on a d'eux, et qui leur manque justement. Quelles odeurs pouvaient-elles dégager, et à quoi ressemblaient-elles ? Elle n'avait qu'une envie ce jour-là, c'était de l'apprendre en allant les observer et les sentir.

Elle alla donc dans la serre que venait de faire construire sa maman, et put tout à son aise satisfaire sa curiosité. Elle prit le temps d'admirer et surtout sentir chaque fleur. Seulement, dans l'une d'elle butinait une abeille. Quand Sophie posa son nez dessus, l'abeille affolée chercha à s'enfuir, mais malencontreusement, elle fila droit dans l'oreille de Sophie. Celle-ci, pourtant effrayée, parvint tout de même à se souvenir, de ce que lui avait dit sa bonne sur les abeilles : « Ce sont de gentils petits insectes qui nous servent à produire ce miel que tu aimes tant. Elles ne font de mal aux autres que si on les embête, tout comme nous. Alors si tu en rencontres une, fais

comme si elle n'était pas là et il n'arrivera rien. ». Alors malgré ce bourdonnement qui résonnait en elle et qui la terrifiait, elle essaya de rester calme et impassible. Elle ne pouvait pourtant s'empêcher de se contracter et de fermer les yeux, mais parvenait tout de même, à ne pas bouger. Néanmoins, l'abeille prise au piège, elle, ne se calmait pas, et s'agitait en tous sens pour essayer de se dégager. La peur commença à gagner Sophie totalement. Elle finit par secouer la tête, donner de grandes tapes dans le vent, courir dans tous sens, de telle manière que l'abeille la piqua juste avant de parvenir à se sauver. Le résultat, fut que le lobe de son oreille gonfla énormément, et n'avait pas arrêté de la démanger pendant plus de trois jours. Mais surtout, elle avait conservé une certaine rancœur envers ces si « gentilles bêtes. »

« Oh une abeille ! Quelle vilaine bête ! marmonna-t-elle. Elle vient piquer quelqu'un, et en piquera encore beaucoup d'autres. Elle doit sans doute y prendre beaucoup de plaisir, la vilaine, car oui, c'est une vilaine bête, sûrement aussi vilaine que ces vilains vautours. Et regardez-la, elle se cogne et se recogne sur cette vitre. Qu'elle est bête ! »

Sophie sortit de la remise, et en fit le tour pour atteindre l'abeille. Elle chercha dans sa poche son mouchoir, l'entreposa dans ses mains pour saisir l'insecte en toute sécurité. L'abeille n'eut pas le temps de réagir et se retrouva entre ses mains. Sophie la tint bien fortement par la patte pour qu'elle ne puisse s'enfuir. Elle découvrit un peu le mouchoir pour pouvoir bien l'observer, et sortit son petit couteau d'écaille, celui offert par son papa. « Maintenant tu ne feras plus de mal ! Tu vas payer pour toutes les vilaines piqûres que tu as faites. », lui lança-t-elle. Seulement l'arrivée de Paul l'arrêta dans son mouvement :

« Que fais-tu Sophie avec cette bestiole ? lui demanda-t-il. »

SOPHIE, *avec rudesse* – Laisse-moi tranquille, *vilain.* Cela ne te regarde pas.

PAUL, *avec ironie* – Oh pardon, Mademoiselle la furieuse. Je vous demande bien pardon de vous avoir parlé et d'avoir oublié combien vous êtes impertinente et mal élevée.

SOPHIE, *faisant une petite révérence moqueuse* – Eh bien je vais le dire à Maman. Comme c'est elle qui m'a élevée, je suis sûre qu'elle sera contente du compliment.

PAUL, *inquiet,* – Oh non Sophie, ne fais pas cela. Elle me gronderait.

SOPHIE – Oh que si, je vais le dire. Et tu l'auras bien mérité.

PAUL – Méchante, va ! Ne compte plus sur moi pour te couvrir dans tes bêtises.

Paul s'en alla pour éviter Sophie, qui était enchantée de lui avoir fait peur, bien qu'elle n'avait nullement l'intention de faire ce qu'elle avait prétendu. Elle était tout de même entre deux sentiments, car elle se doutait bien qu'il était venu pour se réconcilier. Mais à ce moment-là, pour une raison qu'elle ignorait, elle ne le laissa pas faire. Son cousin parti, elle recommença à s'occuper de l'abeille tranquillement, la posa par terre, et d'un coup de couteau, lui trancha la tête qui roula par terre. Sophie trouva cela très drôle. Elle continua avec le dard, une aile, puis l'autre, puis une patte, puis encore une autre… Elle s'amusait tellement qu'elle n'entendit pas arriver sa maman et sa tante, qui s'approchaient doucement derrière elle, pour regarder à quoi elle pouvait bien jouer. Elles virent alors Sophie trancher la dernière patte de la pauvre abeille, en riant.

Indignée, Madame de Réan prit sa fille par l'oreille en tirant très fort. Sophie, stupéfaite, gémit et pleura encore et encore, implorant et montrant à quel point elle souffrait. Sa mère répliqua sèchement :

« Et l'abeille, as-tu pensé combien elle souffrait quand tu t'es amusée à la torturer ainsi ? As-tu déjà oublié l'histoire des petits poissons ? Vous êtes une méchante fille, Mademoiselle. Une petite vilaine, qui aime à faire souffrir les bêtes et ensuite, fait semblant de se repentir pour recommencer à nouveau vos cruautés. »

Sophie supplia, pria. Elle eut beau dire qu'elle n'avait pas oublié, que l'abeille était vilaine et bête, qu'elle était désolée, sa mère tirait plus fort encore. Elle regardait sa fille avec fureur, et on aurait dit qu'elle s'apprêtait à la gifler. Sophie d'ailleurs, ferma les yeux et mit ses bras devant son visage comme pour se protéger. Mais rien ne vint. Madame de Réan relâcha simplement son oreille, et lui dit froidement :

« Cette fois, je vous en ferai souvenir, Mademoiselle. D'abord vous n'aurez plus votre couteau, vous en avez fait bien trop de mal. Il ne vous sera jamais rendu, car l'on ne peut pas se fier à vos dires. Et pour que vous n'oubliez pas l'horreur que vous avez commise, vous porterez en collier, les morceaux de cette malheureuse petite abeille, que vous avez pris tellement plaisir à découper. Et ce, jusqu'à ce qu'ils tombent d'eux-mêmes en poussière. »

Sophie eut beau protester, pleurer, rien y fit. Elle porta les morceaux de l'abeille, enfilés sur un ruban noir, en guise de collier. Elle resta seule, sanglotant, toute honteuse de cette déshonorante parure. Elle n'osa pas dire à sa bonne ce qu'il était arrivé, quand elle vint la questionner, et resta cloîtrée dans sa chambre. Paul, lui,

n’osa tout d’abord rien dire. Il alla toute de même la voir le lendemain, l’embrassant et lui présentant ses excuses pour toutes les sottises qu’il lui avait dites. Il réussit même à lui faire croire que les couleurs jaunes, oranges, bleues et noires de l’abeille faisaient un très joli effet, et que l’on aurait dit que le collier était en fait serti de pierreries et de jais. Sophie le remercia. Elle fut émue et soulagée par l’amitié que lui offrait toujours Paul, malgré tout ce qu’elle avait beau faire. Cependant, elle resta tout de même un peu chagrine. Sa plus grande crainte fut que son collier resta toujours intact, à la fin de la semaine, car le samedi qui arrivait, était le 19 mai, le jour de son anniversaire. Et elle voulait que ni ses amies, ni surtout son papa, ne le voient. Mais la veille, alors que les morceaux de l’abeille étaient toujours entiers, Paul lui fit un merveilleux cadeau en les écrasant, sans faire attention, alors qu’il jouait avec elle au loup, de manière à ce qu’il n’en resta rien. Il courut prévenir sa tante qui permit enfin à Sophie de retirer son ruban noir. Ce fut ainsi qu’à l’aube de ses quatre ans, Sophie apprit à ne plus faire de mal aux bêtes, quelles qu’elle fut. En tout cas, plus consciemment, mais nous verrons par la suite.